

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules PRAVIEUX

A quoi servent les romans et comment les
compose-t-on ? (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 20, p. 267-273

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A quoi servent les romans

et

Comment les compose-t-on ?

(Suite et fin)

C'est ainsi qu'en créant de toutes pièces des types de personnages, en les empruntant à la vie réelle, ou en les tirant mi-partie de l'observation, mi-partie de leur fantaisie, les romanciers arrivent à se composer une famille d'amis, d'enfants qu'ils finissent par aimer de tout leur cœur : ils ont même dans la série, leurs préférences, leur petit chéri : si un critique ose l'effleurer de sa plume, ils souffrent dans leur tendresse. Pareils à beaucoup de parents qui ont toutes sortes de complaisances pour leur enfant chétif ou infirme, nos romanciers ont d'incroyables faiblesses pour leur enfant mal venu, celui qui a reçu tous les horions de la critique, essuyé tous les dédains du public, et qu'en langage de métier on appelle « un ours ».

Des romanciers s'identifient si étroitement avec le personnage, qu'ils procréent, qu'ils en viennent à croire que « c'est arrivé ». Flaubert, décrivant la mort de M^{me} Bovary, les symptômes d'empoisonnement de son héroïne, « sentait le goût de l'arsenic ». Balzac, comme il composait un roman, abordait ses amis en leur disant d'une voix éplorée : « Vous savez, un tel est mort ». Un tel, c'était tout simplement l'un des personnages que l'écrivain venait de condamner à mort.

Charles Dickens avait, nous dit l'un de ses biographes, une vraie passion pour la petite Nell, la plus idéale figure du *Magasin d'antiquités*. Il vivait toute sa vie en racontant son histoire, la prolongeant à plaisir, ne pouvant se résoudre à la quitter. Quand ses lecteurs s'avisèrent que l'histoire finirait par la mort de Nell, un acteur célèbre, Macready, alla trouver Dickens pour lui demander la grâce de l'adorable enfant. Mais, il fallait qu'elle mourût pour que Dickens pût nous décrire sa mort.

On dit qu'à cette époque, Dickens fut rencontré tout en larmes par un de ses amis qui lui demanda la cause de son grand chagrin : « Hélas ! répondit-il, je viens de la tuer ! » (Chargebœuf, Pages choisies de Dickens).

Ce qui donne quelque saveur à ces anecdotes, c'est qu'au dire des biographes de Dickens, l'illustre romancier n'était peut-être pas, dans son privé, un époux toujours très tendre et un père toujours indulgent : « Après vingt ans de vie commune, lisons-nous, *Mistress Dickens*, la femme du romancier, incapable de comprendre les inégalités d'humeur de son mari, s'éloigna avec son fils aîné ». Ce que l'on ignore et ce que les biographes ne nous disent point, c'est si le romancier Dickens fut plus affligé du départ de sa femme que de la mort de la petite Nell. J'incline, pour ma part, à croire le contraire.

Lorsque tous les matériaux patiemment amassés ont été coordonnés dans un plan, lorsque tout le personnel de « héros » qui ont bien voulu répondre à l'appel de son imagination, est au complet, le romancier doit « rédiger ». C'est alors que commence pour lui le travail du style.

Pour accomplir ce rite que certains hommes de lettres regardent comme sacré, en quelque sorte, des écrivains fameux — histoire, sans doute, d'activer en eux l'inspiration — ont manifesté des habitudes bizarres qui ressemblent bien à des manies. Buffon revêtait son costume de grand apparat pour nous décrire en beau style les mœurs du porc-épic. Balzac s'habillait en dominicain d'une belle robe blanche. Flaubert, avant de coucher sa prose sur le papier, la déclamait devant ses chaises et son bureau qui lui tenaient lieu d'auditoire : selon sa propre expression, il la faisait passer par son « gueuloir ». Victor Hugo, nous conte-t-on, écrivait debout sur son pupitre et jetait au fur et à mesure les feuillets par terre. Catuelle Mendès « réfléchissait en marchant dans sa chambre et en fumant de gros cigares, puis il écrivait du premier jet, sans dossier ni brouillon ». De gros cigares ! Ce détail a sans doute une grande importance, mais le D^r Regnault, à qui nous devons cette révélation, a omis de nous faire connaître quelle est l'influence d'un londrès « fumé en marchant » sur la production cérébrale ; un oubli, sans doute, de la part du docteur : ces savants sont si distraits !

Ce travail du style qui est, pour certains écrivains comme Flaubert, une véritable torture, est pour tous — pour ceux du moins qui ont souci de leur renom d'écrivain — un labeur compliqué et difficile. On cite, il est vrai, des auteurs qui se laissent aller au fil de l'inspiration, qui écrivent sans ratures, des pages qu'ils ne revoient même pas, mais c'est le petit nombre. Les autres, sans parler, bien entendu des pièges de l'orthographe et de la syntaxe, dressés sous leurs pas, vont parmi les écueils : le plus redoutable de tous, et qu'ils s'efforcent en vain de tourner, c'est la banalité, c'est le « déjà vu ». « Tout a été dit » confessait La Bruyère. On peut bien affirmer aujourd'hui que tout a été écrit. Le moyen d'être original, d'être personnel, d'avoir sa « marque » après tant et tant de romans qui ont été publiés ! Le moyen de vous conter une histoire de sentiment autrement que ne l'ont fait avant vous des milliers et des milliers d'écrivains ? Il faut éviter l'épithète démonétisée parce qu'elle a servi à tout le monde... et à Georges Ohnet, la métaphore élimée par l'usage et dont un véritable écrivain ne voudrait même pas pour essuyer sa plume. On doit décrire ce qui a été si souvent décrit : un coucher de soleil, un effet de lune, la résurrection de la nature au printemps et sa mort aux approches de l'hiver, un paysage champêtre, une ville tumultueuse : il importe d'éviter au lecteur la sensation du « déjà lu » et de lui donner si possible « le frisson nouveau ». Ah ! ce n'est pas une petite affaire ! Rien ne fait plus peur, rien ne fait plus rire : on en a trop vu ! Oh ! ces comparaisons qui ont traîné partout et qui obsèdent le romancier, lorsqu'il veut nous présenter l'un de ses personnages, nous faire un portrait de femme, par exemple ! Un romancier qui se pique de ne point copier ses confrères aimerait mieux mourir dans les supplices que d'adopter certaines expressions : « Les bras d'albâtre, les épaules de neige, l'or ou l'ébène de sa chevelure, la bouche pareille à un écrin avec les perles de ses dents, les lèvres de corail, les yeux!... » Ah ! les yeux ! A quoi les romanciers ne les ont-ils pas comparés ! Que n'y ont-ils pas vu et que n'en ont-ils pas fait ! Certains écrivains, chasseurs de l'expression rare, ont passé des jours et des nuits à se demander ce qu'ils pourraient bien voir d'inédit dans les yeux de leur héroïne,

à quoi ils pourraient bien les comparer qui n'ait pas encore servi. Comme à force d'y regarder, ils finissent par n'y plus rien voir du tout, ils se résignent à écrire : « Elle avait des yeux d'azur ». Assurément ce n'est pas très neuf, mais la plus belle femme du monde, si elle a les yeux bleus, ne peut donner que ce qu'elle a au romancier qui fait son portrait : de l'azur, et encore de l'azur !

Pourtant, un romancier artiste... ou qui se croit tel, ne peut pas dire ce que tout le monde dit, comme tout le monde le dit. Songez donc : un artiste ! Il se doit à lui-même, il doit à sa clientèle, à ses admirateurs d'inventer des formes nouvelles qu'un écrivain banal ne connaît point ou qu'il n'ose employer. Lorsqu'il nous arrive d'avoir faim, comment disons-nous ? Nous disons : j'ai faim. Que c'est donc banal, banal au point qu'on nous comprend aussitôt et que, si ce n'est pas vendredi ou Quatre-Temps, on nous invite à déjeuner ! Jules Vallès qui est écrivain, qui est romancier, qui veut être personnel, original écrit : « Mes boyaux grognent ». A la bonne heure ! Si on ne l'invite pas à déjeuner comme nous, après un tel aveu, on ne peut nier toutefois que son style soit expressif. Ces boyaux qui grognent ! Il semble que nous entendons le cri de la faim dans les entrailles du romancier, et Jules Vallès a dû se dire : « Au moins, je ne parle pas comme tout le monde ! » C'est une bien grande joie pour un homme de lettres lorsqu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage.

Quand le roman est rédigé jusqu'au dernier mot de la dernière lettre, lorsqu'il a trouvé le titre du volume qu'on ne découvre, le plus souvent qu'en dernier lieu, le titre qui sert à indiquer au lecteur — et bien souvent à rappeler à l'auteur qui l'oublie parfois — ce que le romancier a voulu conter ou prouver, vous croyez peut-être que tout est fini, que l'écrivain peut se reposer en paix sur l'œuvre accomplie en attendant la gloire et les profits. Détrompez-vous ! Rien n'est fini pour le romancier : bien au contraire, tout commence !

D'ordinaire, l'écrivain qui vient d'enfanter un livre, sourit à son nouveau-né ; il lui trouve des grâces infinies. Il ne faudrait pas le prier beaucoup pour lui faire avouer qu'aucun de ses confrères en littérature n'a d'aussi beaux

enfants. Parfois, il est vrai, l'auteur las de contempler son œuvre, las aussi des labeurs qu'elle lui a coûtés pour l'élever au rang de chef-d'œuvre, s'oublie jusqu'à croire qu'il est le père d'un petit monstre. Ah ! s'il avait, à ce moment-là, tout près de lui, une roche Tarpéienne ! Mais il ne cède jamais au premier mouvement : qui donc a, sous la main, dans l'instant voulu, sa petite roche Tarpéienne ? C'est tout un voyage : l'enfant est sauvé !

Tout commence. Jusqu'ici, le romancier, s'il a connu les douleurs d'une laborieuse création, a goûté aussi les joies de la production artistique : il doit maintenant ignorer les unes et les autres pour se donner à des préoccupations d'un ordre moins élevé, disons le mot : commerciales ! Il lui faut placer sa marchandise, car le roman s'il est une œuvre d'art, est toujours une marchandise au regard du négociant qui tient l'article « livres », de l'éditeur ! C'est alors pour le romancier la grande angoisse. S'il est célèbre ou connu, il pense : « Pourvu que ce volume ait la même carrière que ses aînés. Pourvu que son succès soit plus grand, car, en littérature, lorsqu'on n'avance pas, on recule ! J'ai des envieux, un tel, un tel, des ratés ! Si, un beau matin, je lisais imprimé tout cru dans un journal que, décidément, je baisse?... Et depuis mon dernier livre, tant de concurrents me sont nés ! Et les jeunes écrivains — cet âge est sans pitié ! — qui sont bien capables de me dire que mon temps est passé ! Et mon public qui peut se lasser de mon genre, et la mode a si vite fait de tourner ! »

Et puis, ne faut-il pas compter toujours, avec la malchance, avec « la guigne » qui semble poursuivre spécialement certains écrivains, à les en croire du moins. C'est qu'un homme de lettres, lorsqu'il publie un livre, est convaincu qu'il fait la seule chose qui soit digne d'éveiller la curiosité de l'univers. Mais si un événement vient à se produire qui accapare, qui vole l'attention du public : alors c'est la grande calamité, c'est la catastrophe sans précédent dans l'histoire ! Nous lisons dans le *Journal des Goncourt*, à la date du 25 juin 1894, (c'est le romancier Edmond de Goncourt qui parle) : « Ce matin, dans mon lit, en ouvrant *l'Echo de Paris*, mes yeux tombent sur cette ligne imprimée en gros caractères « *Assassinat*

de M. Carnot ». Pas de chance, pas de chance vraiment dans la publication de mes livres. En 1851, mon premier volume a paru le jour du coup d'Etat de Napoléon III. Le septième volume du *Journal des Goncourt*, peut être le dernier volume que je publierai de mon vivant, voit ses annonces et ses échos arrêtés par l'assassinat du président de la République ! »

Edmond de Goncourt, comme vous le voyez, ne perd pas son encre, à exalter ou à déplorer le coup d'Etat ni à pleurer sur la mort du président Carnot. Le coup d'Etat ! L'assassinat du président Carnot ! Qu'est-ce que ces incidents sans importance en regard du grand événement qui se préparait, l'apparition d'un bouquin des messieurs Goncourt, si fâcheusement mis au second plan par la badauderie du public !

La peur d'entrer en concurrence avec une révolution, une catastrophe, un beau crime, ou bien avec une grande joie nationale, comme est souvent la chute d'un ministère, n'est pas la seule crainte qui hante le romancier qui va vous offrir son œuvre. Il importe aussi de bien choisir le mois où l'on devra lancer le volume. Quel est le meilleur ? Il y a les mauvaises saisons pour le livre, et, si l'on en croit les hommes de lettres, aucune n'est bien fameuse : « Oh ! l'été ! écrit encore le romancier Goncourt dans son *Journal*, (7 sept. 1892), oh ! l'été ! Moi qui ne vis que par la littérature, ça me paraît un temps où l'usine dans laquelle je travaille est fermée. Plus de publications de livres, plus de critiques dans les journaux ». « Oh ! l'hiver ! s'écriera un autre, deux mois au moins, décembre et janvier, sont pris par les étrennes : le monde entier est chez le confiseur ; on n'édite avec succès que des sacs de marrons glacés. Puis, c'est le Carnaval, et les dîners, et les fêtes mondaines ». Oh ! le printemps ! Oh ! l'automne ! chantera un troisième, tous ceux qui ont un livre à lancer, choisissent, pour le faire, ces saisons comme plus favorables. Alors, c'est une inondation, c'est une crue, mon livre va se trouver noyé ! » Que faire ? Que faire ? Comme Arsène Houssaye a inventé un quarante et unième fauteuil à l'Académie pour y placer tous ceux qui n'y furent point admis et qui méritaient l'honneur, on devrait fabriquer, en prenant un peu sur les douze

autres, un treizième mois de l'année pendant lequel nous aurions à cesser toute autre besogne, où nous serions forcés de lire, sous le contrôle des gendarmes, ce que produisent les romanciers. C'est une idée !

Si l'écrivain est obscur, inédit, s'il en est à ses débuts, quel supplice est comparable à celui du jeune homme de lettres qui s'en va d'éditeurs en éditeurs, offrant son œuvre et qui la voit refuser partout, car c'est la règle. Messieurs les éditeurs, pour accepter un manuscrit, exigent que l'auteur soit « connu » ; or, comme pour être connu, il faut avoir été édité, et comme pour être édité, il faut avoir un éditeur, l'infortuné jeune homme ne sait point comment sortir de ce cercle incontestablement vicieux. Si le Dante eût vécu de nos jours, il eût pu, dans la description de son Enfer, réserver un de ses « cercles » au tableau des tortures endurées par l'auteur inédit ; le grand poète n'aurait pas eu à faire effort d'imagination pour lui trouver un genre de supplice approprié à son péché : le romancier inédit serait condamné à vivre parmi ses confrères plus heureux, qui, devant lui, vanteraient leur gloire et leur succès pendant toute l'éternité !

Et pourtant, l'évidence est là, les romanciers inédits arrivent à sortir — parfois — de cet Enfer qui semble sans issue. Par quels moyens ? Comment s'y prennent-ils ? Il ne me serait pas désagréable de le dire, si je ne craignais d'abuser. Ce sera pour une autre fois, si la patience des lecteurs des *Echos de St-Maurice* n'a pas été lassée par ces longs bavardages qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été écrits par quelqu'un « du bâtiment ».

Jules PRAVIEUX.